

Le premier acte est excellent de tous points, ce n'est pas contestable. Avec une sobriété puissante et une netteté vigoureuse il met sous nos yeux les préliminaires de la Passion, les calculs des Pharisiens, l'abominable et haineuse hypocrisie de Caïphe et de ses complices, les hésitations, les lâchetés de Pilate. Enfin, l'auteur a le bon goût de ne point faire apparaître Jésus. Le personnage divin ne risque pas d'être diminué, ni trahi sur la scène et sous les traits d'un acteur ignorant. Mais, dès les premiers mots du deuxième acte, on aperçoit le venin. M. Trarieux nous transporte, au lendemain de la Passion, dans la maison de Joseph d'Arimathée : le drame est accompli, Notre-Seigneur est mort. Or, nous voyons Joseph, accompagné de deux amis discrets, transportant le cadavre du Christ, afin de le dissimuler au fond de sa demeure, en un caveau obscur ignoré de tous. Après l'avoir placé, ostensiblement, dans le tombeau connu, il a voulu le reprendre en cachette afin d'arracher cette dépouille aux suprêmes vengeances des Pharisiens et des prêtres juifs. En même temps, Joseph et ses deux compagnons s'entretiennent, et l'un d'eux trouve moyen de dire, au courant de la conversation : " Et rien n'a changé dans le monde..... hier soir était un beau soir..... Au retour, comme à chaque printemps, les colombes volaient dans les cèdres..... les figuiers ouvraient leurs jeunes feuilles..... les lys éclataient dans les champs.... Aucun deuil.... et ce Golgotha !" Comme on le voit, c'est un détour ingénieux qu'emploie l'auteur, afin de nier, en passant et sans en avoir l'air, le bouleversement de la nature à la mort de son Créateur.

Et après cela, nous voyons, sous nos yeux, se former la " légende " de la Résurrection. Les saintes femmes arrivent tout courant, annonçant la disparition du corps sacré ; puis Madeleine, à son tour, vient, à peu près comme une hallucinée, déclarer qu'elle a vu le Sauveur ; et peu à peu la nouvelle se répand, pénètre les esprits, devient certaine aux yeux des amis de Jésus. Les Pèlerins d'Emmaüs la confirment bientôt par leur récit. Pierre aussi en proclame la vérité, prend le commandement des disciples, parle en chef et les lance à l'apostolat. Puis, subitement, un orage éclate, un coup de tonnerre ébranle la maison de Joseph, un éclair l'illumine et quelqu'un s'écrie, transporté : " C'était Lui qui passait !—Oui, dit un autre, et j'ai vu des langues de feu voler sur nos têtes....—C'était Lui, c'était Lui !" Et Pierre, aussitôt, se redressant encore, affirme qu'il se sent rempli de l'Esprit de Dieu. Après la " légende " de la Résurrection, c'est, comme on le voit, la " légende " de la Pentecôte, avec l'Ascension supprimée, bien entendu. Et le drame se termine au moment même où, la troupe apostolique étant partie conquérir l'univers, Joseph seul, avec un ami, entr'ouvre à ses yeux le caveau funèbre et lui fait voir le corps de Jésus, dormant son éternel sommeil !...

Voilà le drame et voilà l'odieuse pensée que recouvrent ces beautés perfides, ces discours si remplis de noblesse, inspirés maintes fois d'un souffle chrétien !

Tout cela, tous ces développements religieux, tous ces témoignages d'amour et de vénération pour la personne sacrée du Sauveur, tous ces traits vigoureux et acérés contre l'abominable perfidie de ses assassins, tout cet ensemble où l'on croit à chaque